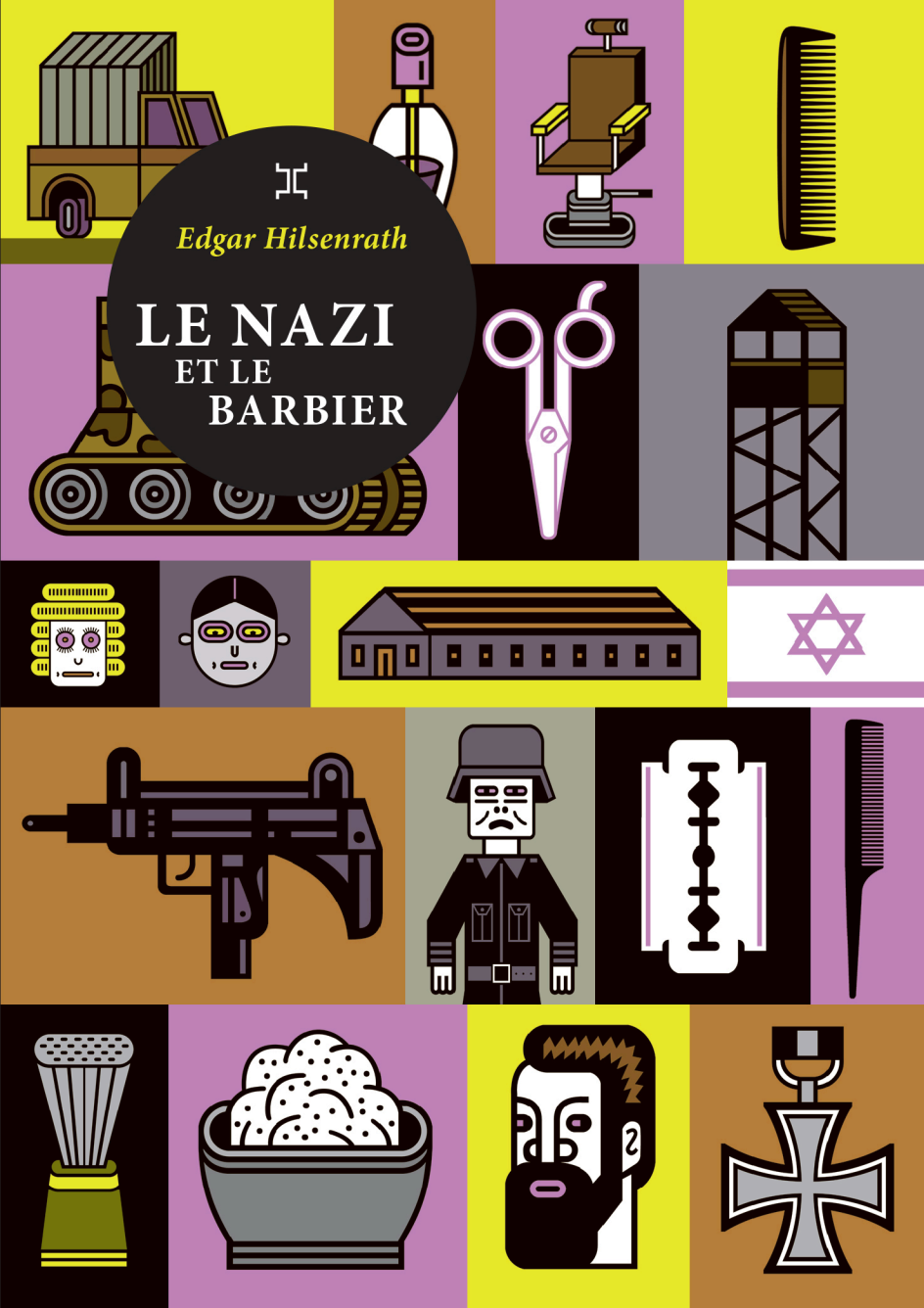
Edgar Hilsenrath
LE NAZI
ET LE
BARBIER

LE TRIPODE

Littératures ■ Arts ■ Ovnis

© Le Tripode, 2018

Edgar Hilsenrath

LE NAZI ET LE BARBIER

Traduction de l'allemand
par Jörg Stickan et Sacha Zilberfarb

LE TRIPODE

LIVRE PREMIER

1.

Je me présente : Max Schulz, fils illégitime mais aryen pure souche de Minna Schulz, au moment de ma naissance servante dans la maison du fourreur juif Abramowitz. Mes origines aryennes pure souche ne font aucun doute, car l'arbre généalogique de ma mère, ladite Minna Schulz, sans aller jusqu'à la bataille d'Arminius, remonte au moins jusqu'à Frédéric le Grand. Tout de même. Je ne peux pas dire avec certitude qui était mon père, mais une chose est sûre, c'était l'un des cinq suivants : Hubert Nagler, le boucher ; Franz Heinrich Wieland, le serrurier ; Hans Huber, l'apprenti maçon ; Wilhelm Hopfenstange, le cocher ; ou Adalbert Hennemann, le majordome.

J'ai fait examiner en détail les arbres généalogiques de chacun de mes cinq pères, et je peux vous assurer que l'origine aryenne de chacun des cinq a été établie de manière irréfutable. Pour ce qui est d'Adalbert Hennemann, le majordome, je peux même affirmer avec fierté que l'un de ses ancêtres portait le surnom de Hagen le porteur de clé et qu'il était l'un des écuyers de son seigneur et maître, le glorieux chevalier Siegismund von der Weide qui, en signe de sa grande confiance, lui avait confié la garde d'une certaine clé... celle de la ceinture de chasteté que portait Madame son épouse... une ceinture de chasteté en or qui devait plus tard devenir célèbre à la cour du grand Roi et rentrer dans l'Histoire.

Itzig Finkelstein habitait la maison d'à côté. Il avait mon âge ou, pour être plus précis... permettez-moi de le dire comme ça : Itzig Finkelstein a vu le jour exactement deux minutes et vingt-deux secondes après que la sage-femme Marguerite Grosbide m'eut délivré d'un coup sec et vigoureux de l'obscur ventre de ma mère... si tant est qu'on puisse parler de ma vie comme d'une délivrance... car tout compte fait, mon parcours tendrait plutôt à prouver le contraire.

Deux jours après la naissance d'Itzig Finkelstein a paru l'annonce suivante dans *Le Courrier juif* de notre bonne ville de Wieshalle, en Silésie :

Moi, Chaïm Finkelstein, coiffeur, propriétaire du salon en vue L'Homme du monde, à l'angle des rues Goethe et Schiller à Wieshalle, président du Club des boulistes juifs, secrétaire général suppléant de la Communauté du culte israélite, membre de la Société Allemande pour la Protection des Animaux, de l'association Les Amis des plantes, de la ligue Aimez votre prochain, de la Guilde des Coiffeurs de Wieshalle, auteur du manuel *La Coupe moderne sans faire d'escaliers*, j'ai l'honneur d'annoncer la naissance de mon fils et successeur Itzig Finkelstein.

Le lendemain a paru une seconde annonce dans *Le Courrier juif* disant ceci :

Nous, la Communauté du culte israélite de Wieshalle, avons le plaisir de féliciter chaleureusement le coiffeur Chaïm Finkelstein, propriétaire du salon en vue L'Homme du monde, à l'angle des rues Goethe et Schiller, président du Club des boulistes juifs, secrétaire général suppléant de

la Communauté du culte israélite, membre de la Société Allemande pour la Protection des Animaux, de l'association Les Amis des plantes, de la ligue Aimez votre prochain, de la Guilde des Coiffeurs de Wieshalle, auteur du manuel *La Coupe moderne sans faire d'escaliers*, pour la naissance de son fils et successeur Itzig Finkelstein.

D'après vous : qu'est-ce que Hilda... Hilda l'asperge... la bonne des Finkelstein, a dit à Madame Finkelstein le jour où l'avis de naissance du petit Itzig a paru dans *Le Courrier juif* de Wieshalle ?

« Madame Finkelstein, elle a dit, ça me dépasse. D'accord, votre mariage est resté sans enfants pendant plus de vingt ans, mais cette annonce pour la naissance du petit Itzig, c'est quand même un peu beaucoup ! Monsieur Finkelstein n'est pourtant pas du genre à se vanter. Il a toujours été si modeste ! »

Hilda l'asperge : deux mètres de longueur, deux mètres de maigreur, visage d'oiseau, cheveux de jais.

Sara Finkelstein : petite et rondelette, pince-nez, couronne tressée grisonnante, même si elle n'était pas si vieille que ça. Elle avait toujours l'air un peu poussiéreux, à l'image des vénérables portraits de famille dans le salon vieillot des Finkelstein.

Chaïm Finkelstein : encore plus petit que sa femme, mais sans les rondeurs. Un minuscule petit bout d'homme tout maigre, l'épaule gauche tombante, comme si deux mille ans d'exil, deux mille ans de souffrance avaient choisi cette seule épaule pour s'y accrocher. L'épaule gauche, la plus proche du cœur. Le nez de Chaïm Finkelstein est difficile à décrire. Comment dire... il coulait toujours un peu... et il était aussi toujours un peu rouge... rhume chronique. Mais

pas crochu. Son nez n'était ni long ni crochu. Tout ce qu'il y a de plus normal. Et il n'avait pas les pieds plats. Des cheveux ? S'il avait des cheveux ? Le coiffeur Chaïm Finkelstein ? Non. Pas de cheveux. En tout cas pas sur la tête. Mais il faut dire qu'il n'en avait pas besoin. Car Chaïm Finkelstein, ce minuscule petit bout d'homme, avait des yeux expressifs. Et quand on regardait ses yeux, on lui pardonnait son crâne chauve. Et son nez légèrement rouge qui coulait toujours un peu. Et sa silhouette minuscule. Comme ils étaient grands, ces yeux. Et clairs. Et pleins de bonté et de sagesse. Dans les yeux de Chaïm Finkelstein brillaient les paroles de la Bible et un cœur charitable. Oui. Il était comme ça, Chaïm Finkelstein, le coiffeur juif de Wieshalle.

Le 23 mai 1907 a eu lieu dans la maison des Finkelstein un événement énorme : la circoncision d'Itzig Finkelstein.

Je suppose que vous savez ce qu'est une circoncision et qu'il vous est déjà arrivé, au cas où vous seriez juif, de regarder, voire d'examiner votre membre mutilé, et de vous interroger sur la portée symbolique de cette absence de prépuce. J'ai raison ou pas ?

La circoncision est l'un des signes de l'alliance passée entre le Seigneur et le peuple d'Israël, d'où son autre appellation, *Brit milah*. Lecteur assidu d'encyclopédies, j'ai cru comprendre que la circoncision des petits garçons juifs revenait à une sorte de castration symbolique, un emblème si j'ose dire, censé représenter la chose suivante : l'ennoblissement de l'Homme, la domination de ses pulsions animales et de ses passions. Un acte symbolique que le génocidaire que je suis ne louera jamais assez.

Le jour de la circoncision d'Itzig Finkelstein une ambiance de fête régnait dans la maison Finkelstein. Le salon L'Homme

du monde était fermé. La bonne des Finkelstein, Hilda l'asperge, a demandé à ma mère de lui donner un coup de main, ne sachant plus où donner de la tête. Et comme ma mère tenait aux rapports de bon voisinage, elle est allée chez les Finkelstein pour aider Hilda l'asperge dans la cuisine. Elles ont préparé du pain d'épices, des strudels aux pommes, des galettes sucrées aux raisins secs et aux amandes ainsi qu'un tas d'autres gourmandises. On n'avait pas non plus lésiné sur l'alcool, et comme ni ma mère ni Hilda l'asperge n'avaient quoi que ce soit contre un bon petit schnaps, elles ont trinqué à la santé des Juifs et d'Itzig Finkelstein.

Ma mère buvait dans la cuisine à la santé des Juifs et d'Itzig Finkelstein parce qu'elle aimait bien boire du schnaps et parce qu'elle s'amusait, mais elle n'avait pas la moindre idée de la raison pour laquelle tant d'invités affluaient chez les Finkelstein, ni de la nature de cette mystérieuse fête qu'on s'apprêtait à célébrer. Et quand finalement elle a essayé de tirer les vers du nez à Hilda l'asperge, celle-ci s'est mise à rire et a dit : « Ce qui se passe ? Notre petit Itzig a huit jours aujourd'hui. Alors, c'est le jour où on lui coupe la quéquette. C'est comme ça chez les Juifs. Le huitième jour après la naissance. Toujours.

— Mais c'est horrible, a dit ma mère. Le petit ne pourra plus pisser. Et plus tard, pas baiser.

— Pas si horrible que ça, a dit Hilda l'asperge. La quéquette va repousser. »

Puis Hilda l'asperge a expliqué à ma mère comment ça allait se passer :

« Écoute Minna, a dit Hilda l'asperge. Voilà comment ça se passe : un type va venir qu'ils appellent le mohel. Ce type, il a un long couteau avec une lame à double tranchant. Et avec ça il lui coupe la quéquette. Sur quoi il marmonne quelques

formules magiques et la bite coupée repousse. Ni trop longue ni trop courte. Pile la bonne longueur. Et surtout : plus grosse et plus vigoureuse. C'est pour ça que les Juifs ont tant d'enfants.

— Quelle histoire ! a dit ma mère. Jamais entendu un truc pareil.

— C'est un signe d'alliance entre le peuple d'Israël et le Seigneur, a dit Hilda l'asperge. En tout cas c'est ce que m'a expliqué le coiffeur Chaïm Finkelstein. Et l'autre jour, quand le rabbin est venu chez nous, il a dit quelque chose dans le genre. Même qu'il a parlé d'un certain prophète... un type qui s'appelait Jérémie, je crois... Paraît qu'il aurait dit aux Juifs : "Circoncisez-vous pour dieu et ôtez le prépuce de votre cœur !"

— Que le prépuce ? a demandé ma mère.

— Oui, que le prépuce, a dit Hilda l'asperge.

— Alors, qu'on lui tranche son prépuce au petit Itzig, a dit ma mère. Et pas tout son bazar. Comme pour le cœur.

— Ma foi... a dit Hilda l'asperge, c'est pas faux... mais bon, une bite c'est pas comme le cœur... ça repousse, je te dis... c'est ce que je viens de t'expliquer. »

Hilda l'asperge ricanait. Ma mère a secoué la tête en disant :

« Quelle histoire ! Incroyable ! Qu'est-ce que les hommes ne vont pas inventer.

— Et ton petit Max, ça lui fait quel âge maintenant ? a demandé Hilda l'asperge.

— Huit jours, a dit ma mère. Exactement comme le petit Itzig, enfin pour être exacte il a deux minutes et vingt-deux secondes de plus.

— Alors, à ta place je lui ferais aussi couper la quéquette, a dit Hilda l'asperge. Écoute Minna, elle repoussera, comme

pour les Juifs, ni trop longue ni trop courte, pile la bonne longueur quoi, et surtout : plus grosse et plus vigoureuse. »

Arrivés là, vous vous demandez : Comment ça se fait qu'il se rappelle tout ça dans le détail ? Avec la meilleure volonté du monde : je n'en sais fichtre rien.

Une fois la circoncision d'Itzig Finkelstein accomplie, ma mère, excitée comme une puce, est rentrée chez elle en courant. Elle a alerté mes cinq pères, m'a sorti du berceau et posé sur la table de la cuisine avec la ferme intention de me priver de mon kiki, en clair, de me le trancher. La famille Abramowitz était sortie, du coup moi, pauvre petit ver de terre sans défense, j'étais entièrement à leur merci. J'ai dû me douter de quelque chose, car je criais comme un possédé et ni ma mère ni mes cinq pères n'arrivaient à me calmer. Le serrurier tenait mes petits bras, l'apprenti maçon mes petites jambes, ma mère m'a fourré la tétine dans la bouche, le majordome et le cocher, perplexes, restaient plantés comme des piquets, tandis que le boucher sortait un long couteau en ricanant.

« La lui coupe pas, a dit ma mère subitement, c'était juste pour rigoler.

— Moi, je rigole pas, a dit le boucher. Je suis archi-sérieux.

— Elle repoussera peut-être pas, a dit ma mère. Je veux dire, il est pas juif. Et puis, le mohel, il est pas là pour marmonner ses formules magiques.

— On s'en fout du mohel et de ses formules magiques, a dit le boucher.

— Arrête, a dit ma mère, sans quoi on finira tous en cabane. »

Juste au moment où le boucher voulut choper mon kiki, il se passa une chose étrange. Moi, Max Schulz, huit jours,

je sautai à la gorge du boucher en hurlant, le mordis de toutes mes forces, bien que je n'eusse pas encore de dents, me laissai tomber à terre, rampai à toute vitesse vers la fenêtre, me hissai sur son rebord, et, pour la première fois de ma vie, je vis la rue.

Une rue tout à fait banale, avec un trottoir, un caniveau, des pavés, et des maisons en briques aux toits colorés et pentus. Je vis des attelages et un grouillement de créatures à deux et quatre pattes, je vis aussi le ciel, gris cendre et noir, voilé, moucheté, barbouillé, couvert de nuages, je vis des oiseaux planer, tournoyer, mais je ne vis pas le moindre petit ange, mais alors pas du tout.

En bas, dans la rue, se formait un attroupement. Quelqu'un cria : « Nom de Dieu, qu'est-ce qui se passe là-haut ? » Et ma mère, arrivée à la fenêtre, me prit dans ses bras et répliqua :

« Que voulez-vous qu'il se passe ? »

Vous croyez probablement que je me paie votre tête. Ou bien vous ne me croyez pas et vous vous dites :

Max Schulz a un grain ! Il s'imagine qu'on voulait le tuer... Parce qu'il était bâtard... En prétextant une circoncision. Selon la coutume juive : le huitième jour après la naissance. À quoi joue Max Schulz ? Qu'est-ce qu'il veut me faire croire ? À qui est-ce qu'il veut faire porter le chapeau ? À sa mère ? Aux Juifs ? Au bon dieu ?

— Et puis, toute cette histoire de nourrisson qui se défend, de fuite, d'impressions sur le rebord de la fenêtre... foutaises ! Ça n'existe pas ! Un cauchemar ! Voilà tout !

Moi, ce que je veux, c'est vous raconter mon histoire. Méthodiquement, un fait après l'autre... ça se dit, ça ? Mais

je ne vous raconterai pas tout, je veux dire : seulement le plus important, ou ce que moi, Itzig Finkelstein, à l'époque encore Max Schulz, je tiens pour le plus important.

Tous les soirs mes cinq pères rendaient visite à ma mère. Ils faisaient la queue devant la porte de sa chambre. D'habitude c'était au plus fort, c'est-à-dire au boucher, de la rejoindre en premier, puis c'était le tour du serrurier, puis de l'apprenti maçon, puis du cocher, puis du majordome. Oui, le majordome était toujours le dernier, parce que c'était le plus faible, un petit bonhomme fluet à la voix de fausset, à qui on ne laissait d'autre choix que de plonger sa queue dans le sperme de mes quatre autres pères.

Naturellement, le fourreur juif Abramowitz ne voyait pas ça d'un bon œil, ce que moi, Itzig Finkelstein, à l'époque encore Max Schulz, je conçois parfaitement. Dans le fond il n'avait rien contre moi ni contre le simple fait de mon existence, du moins tant qu'il restait convaincu que j'étais le fils de son cocher Wilhelm Hopfenstange ou de son majordome Adalbert Hennemann, car ces deux-là faisaient pour ainsi dire partie de la famille. Les choses se sont gâtées quand il a commencé à avoir des soupçons. Un jour, il est venu dire à ma mère :

« Écoutez, Minna. Ça ne peut pas continuer comme ça. Je pensais qu'il n'y avait que mon cocher et mon majordome. Mais cinq gars qui font la queue, c'est trop. C'est une maison convenable ici. J'ai pas le choix : je vous mets à la porte.

— Toutes les bonnes choses vont par trois, a dit ma mère.

— Mais pas par cinq, a dit le fourreur. Par cinq, certainement pas. C'est une maison convenable ici. J'ai pas le choix : je vous mets à la porte. »